

Nouvelle revue française (1^{er} septembre): M. P. Hamp: « Le mendiant du village ». — M. P. de la Tour du Pin, poème: « Le premier mort ». — Deux lettres politiques de Stendhal, bien curieuses, publiées par M. Henri Martineau.

La Revue hebdomadaire (1^{er} septembre): « L'aide de Moscou », par M. H. Le Faucon. — M. Maurice Murat: « Hans Grimm », essai de psychologie allemande.

La Revue de France (1^{er} septembre): « M^c Dara, l'assassin », par M. Liam O'Flaherty. — « Le Nippon de ce temps », par M. Percheron.

Les Primaires (août): « Musset et Byron » par M. Maurice Houdin. — « Soldat », très vivants souvenirs de caserne de M. Maurice Fombeure.

Commune (juillet-août): « Guerre 1914-1934 »: enquête. — Chansons de soldats de divers pays et de temps divers. — Documents sur les fraternisations et les mutineries.

La nouvelle revue critique (septembre): « Un roman de Franz Werfel » par M. Louis Le Sidaner. — M. A. Labois: « De Pergaud à Demaison ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Questions de programmes. — Ces questions se posent aussi bien pour les concerts symphoniques que pour les émissions radiophoniques. Peut-être sont-elles insolubles; mais au moins est-il permis de chercher, à défaut de solutions idéales, ce qui pourrait améliorer les maux dont nous souffrons à l'heure présente, et qui compromettent si dangereusement l'avenir de la musique.

Voyons ce qui se passe au concert, d'abord. Les subventions données aux associations symphoniques obligent celles-ci à inscrire à leurs programmes des ouvrages nouveaux d'une durée déterminée. En d'autres termes, elles doivent jouer au cours de la saison tant de minutes de musique inédite. Et cette clause qui semblait théoriquement si favorable aux musiciens vivants est devenue, en réalité, si désastreuse pour la musique qu'il a fallu, au printemps dernier, en amender la rigueur trop absolue. Jusque-là, en effet, la situation était telle que la définit M. Jacques Ibert dans l'interview que je citais déjà l'autre jour:

Les nombreux orchestres existants permettent presque toujours au jeune musicien de donner une audition des œuvres nouvelles : les associations d'orchestre ont en effet besoin d'œuvres originales, parce qu'elles sont obligées d'en jouer en contre-partie des subventions qui leur sont accordées, ensuite parce que les critiques, rassasiés des auditions de Beethoven et de Wagner, ne leur rendent plus guère visite que pour ces occasions. Voilà donc un travail de cinq ou six mois qui sera couronné par une seule audition... Pour la musique de chambre, il en est à peu près de même, et il existe un assez grand nombre de sociétés ou de groupements privés ou semi-privés, grâce auxquels il est relativement aisé d'être exécuté une fois, une unique fois...

Et remarquez que cette obligation pour les associations symphoniques d'inscrire de l'inédit à leurs programmes les a poussées bien vite à accueillir des ouvrages qui ne méritaient pas tous l'empressement que l'on mettait à les recevoir, car la préférence était souvent donnée à ceux qui n'exigeaient pas trop de répétitions et que leur facilité, leur banalité même, devait rendre moins suspects au public moutonnier. Et puis encore, des travaux d'amateurs, de riches amateurs...

Au moins pouvons-nous espérer maintenant, grâce au décret qui vient de modifier les clauses imposées aux associations pour l'octroi des subventions, *réentendre* au moins une fois certaines œuvres. En effet, désormais, la seconde audition sera comptée parmi les œuvres inédites.

Est-ce assez? Non. Et cette fois je laisse la parole à Florent Schmitt, qui écrivait très justement dans *Le Temps* (2 juin 1934):

Il ne faudrait pas qu'on s'arrêtât en si beau chemin. Qu'une œuvre de réelle valeur soit assurée de deux exécutions, c'est déjà infiniment mieux à coup sûr que le quasi-enterrement de première classe qui constituait une exécution isolée et la plupart du temps préparée à la hâte entre de copieuses répétitions de l'*Ut mineur* ou du *Venusberg*, qui, au contraire, pourraient si bien s'en passer. Une seconde exécution aura l'avantage de s'approcher déjà un peu plus de la vérité, en même temps que de corriger ou affermir des impressions souvent superficielles. Il est reconnu que le public, au rebours de l'artiste, ne s'intéresse à une œuvre qu'en raison directe de sa familiarité avec la dite œuvre. La symphonie de Franck, huée en 1889 par les respectables

abonnés du Conservatoire, ne dut son salut qu'à la persévérance de courageux pionniers, qui, en insistant envers et contre tous, arrivèrent peu à peu à la faire supporter, puis agréer, puis redemander jusqu'à ce qu'elle enthousiasmât au délire les mêmes respectables abonnés, alors que parallèlement les musiciens s'en désintéressaient, s'en lassaient, jusqu'à la redouter à l'égal de l'*Ut mineur* et du *venusberg* précités. On abusa, en même temps que de sa facilité d'exécution, de sa facilité de suggestion. C'est par douzaines que l'on pourrait chaque année compter ses offensives, dont, en dépit de tous les calculs, minutages, ruses et instincts de conservation, il est parfois difficile de se garer, car on la rencontre à chaque pas. Nulle œuvre si parfaite, si géniale soit-elle, ne saurait échapper à cet inévitable point de saturation.

Florent Schmitt montre avec humour le double péril auquel s'exposent ceux qui ont mission d'élaborer les programmes: d'une part faire réentendre des ouvrages dignes d'être mieux connus, d'être imposés à l'attention des auditeurs; d'autre part, éviter la saturation. Mais la seconde difficulté est moindre que la première: il est bien rare que, du vivant de l'auteur, une œuvre atteigne ce point de saturation qui la rende insupportable. Et c'est surtout pour les ouvrages classiques que le danger est réel. Examinez les programmes et vous constaterez que Beethoven n'a, semble-t-il, écrit que cinq symphonies: l'*Héroïque*, l'*Ut mineur*, la *Pastorale*, la septième et la neuvième. On joue encore quelquefois la quatrième, mais les trois autres, très rarement. Et parmi les quelque quarante symphonies de Mozart (je veux bien que toutes ne soient pas d'un égal intérêt, mais enfin...) ce sont toujours les trois mêmes que l'on donne. Pour les contemporains il en va de même. Pourquoi ne joue-t-on que la *Cévenole* de Vincent d'Indy et jamais l'admirable *Symphonie en si bémol*? Pourquoi jamais le magnifique *Poème des Rivages*? On pourrait multiplier les exemples bien aisément...

Et cela est encore plus vrai pour la radiodiffusion. M. Pierre Descaves, dans un récent article des *Nouvelles Littéraires* (11 juillet), reprenait une réflexion du docteur Toulouse, se demandant si l'on ne serait pas amené bientôt à protéger les morceaux de musique contre une répétition qui les rend insupportables (car à la radio plus encore qu'au concert, ce sont toujours les mêmes qui passent), et

n'apercevait qu'un moyen pour lutter contre cette menaçante et déjà tangible monotonie, une « combinaison » d'éléments à l'intérieur des programmes, un « panachage » qui apparaît de plus en plus indispensable. Déjà, ajoutait-il, de nombreux postes ont compris le danger et les émissions musicales sont coupées par des informations, truffées de communiqués, agrémentées de textes plus ou moins — plutôt plus que moins — publicitaires. Procédés de facilité; haltes arbitraires qui détruisent un rythme, contrecarrent toute attention soutenue. Pourquoi en place de ces indigents artifices, n'incorporerait-on pas à l'émission musicale l'émission poétique, cette Cendrillon du Micro? Coupure pour coupure, la pièce de vers vaudrait largement la lecture des derniers cours de la Bourse et de la situation du marché des vins. Il y a aussi à utiliser plus largement et à meilleur escient les lectures purement littéraires, en un mot tout ce qui peut concourir à donner un pur caractère artistique aux programmes, pris et conçus non plus dans des détails successifs — et contradictoires — mais dans un ensemble cohérent. Que des émissions « utilitaires » soient utiles, et recherchées par certains amateurs, c'est certain, mais nous avons assez de postes — et notamment à Paris — pour en spécialiser un dans la diffusion des nouvelles et informations. En épuisant le répertoire musical avec une inimaginable prodigalité, que la Radio prenne garde: elle est en train de tuer la poule aux œufs d'or! »

Il est certain que les programmes sont conçus, le plus souvent, en dépit du bon sens et que cette confusion, ce perpétuel retour des mêmes ouvrages, ces ouvrages fussent-ils des chefs-d'œuvre (et ce n'est pas toujours le cas), risque de dégoûter de la musique les amateurs de T. S. F. Mis à part certains concerts spéciaux comme ceux de l'Orchestre National, ou ceux de Radio-Colonial, ou encore certaines « retransmissions » symphoniques ou lyriques, les menus sont d'une platitude désespérante. Sous prétexte de contenter tout le monde, les connaisseurs et les illettrés, on mélange les mets avec une effroyable sauvagerie. Et comme on ne cherche guère la variété dans la qualité, il arrive en effet que ce sont toujours les éternels mêmes morceaux que l'on

sert — et dont le retour finit par donner l'impression (parfaitement fausse) que le choix est forcément très limité et que la musique s'épuise.

Il suffirait cependant que la mission d'établir les programmes fut confiée à un homme compétent. Il le faudrait assez érudit pour savoir prendre dans le passé — ancien et récent — ce qui peut être compris de tous, et qui garde, cependant, une valeur certaine. Et cela n'est vraiment pas très difficile à condition d'avoir à la fois quelques connaissances et quelque goût. Quand on songe à l'inestimable trésor musical français qui dort, enseveli sous la poussière des bibliothèques ou dans les caves des éditeurs, et que l'on se dit que tout cela pourrait vivre grâce à la radio, on éprouve un peu de surprise (et même de rage) qu'il ne se trouve personne pour s'en aviser parmi ceux qui ont mission de dispenser sur le peuple français les ondes soi-disant éducatrices. Et que l'on ne croie pas que les gens fermeront le robinet quand coulera du Jannequin, du Claude Le Jeune, du Marc-Antoine Charpentier, du Rameau ou du Couperin au lieu des stupidités ordinaires. Ce serait prendre les gens pour plus bêtes qu'ils ne sont. Chaque fois qu'on en a fait l'expérience on en a eu la preuve. Il existe beaucoup plus d'excellente musique, intéressante et variée, que la radio n'en peut consommer avant de lasser ses auditeurs. Mais il faut se donner la peine de la chercher — ce qui ne demande d'ailleurs, ni des dons spéciaux de devin, ni des efforts surhumains, mais exige seulement de ne point s'endormir dans une reposante routine. Est-ce trop demander à ceux qui ont mission d'éclairer autrui que d'avoir eux-mêmes des lueurs?

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un critique oublié: Emile Hennequin (documents inédits). — Le petit cercle de jeunes écrivains gravitant autour de la *Revue Littéraire et Artistique*, dite *Revue verte*, par opposition à la *Revue bleue* qui s'intitulait *politique et littéraire*, s'augmenta en 1880 d'une nouvelle recrue: Emile Hennequin.